Luis Sepúlveda

Le Vieux qui lisait des romans d'Amour

Métailié

Extrait de la publication

LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Folie de Pinochet

Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler

Journal d'un tueur sentimental

Le Monde du bout du monde

Le Neveu d'Amérique

Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre

Un nom de torero

Le Vieux qui lisait des romans d'amour

Yacaré Hot Line

Extrait de la publication

LUIS SEPÚLVEDA

LE VIEUX QUI LISAIT DES ROMANS D'AMOUR

Traduit de l'espagnol (Chili)
par François Maspero

SUITES
Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2004

Extrait de la publication

Titre original : *Un viejo que leía novelas de amor*
© by Luis Sepúlveda, 1988,
by arrangement with Dr. Ray-Gude Mertin, Literarische Agentur
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1992
ISBN : 978-2-86424-795-1

Extrait de la publication

Luis SEPÚLVEDA est né le 4 octobre 1949 à Ovalle, dans le nord du Chili.
Étudiant, il est emprisonné pendant deux ans et demi à la suite du coup d'État de Pinochet. Libéré puis exilé, il voyage à travers l'Amérique latine et fonde des groupes théâtraux en Équateur, au Pérou et en Colombie.
En 1978, il participe à une recherche de l'UNESCO sur "l'impact de la colonisation sur les populations amazoniennes" et passe un an chez les Indiens Shuars. Il s'inspirera de ce séjour pour son premier roman, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour.*
Grand voyageur et correspondant de plusieurs journaux, il s'installe en 1982 en Allemagne jusqu'en 1996. Depuis, il vit dans le nord de l'Espagne, à Gijón (Asturies). Il est le père de six enfants.
Ses œuvres sont aujourd'hui des best-sellers mondiaux. Il écrit actuellement des chroniques régulières dans *El País* en Espagne et dans divers journaux italiens.
Le Vieux qui lisait des romans d'amour, son premier roman traduit en français, a reçu le prix France Culture du roman étranger en 1992 ainsi que le prix Relais H du roman d'évasion et connaît un très grand succès dans le monde entier, il est traduit en 35 langues.
Luis Sepúlveda est le fondateur du Salon du Livre ibéro-américain de Gijón (Espagne) destiné à promouvoir la rencontre entre les auteurs, les éditeurs et libraires latino-américains et leurs homologues européens.
Il a également assuré en 2001 la mise en scène de *Nowhere*, film tiré du conte *Actes de Tola*, extrait du recueil *Rendez-vous d'amour dans un pays en guerre.*

Extrait de la publication

Au moment même où, à Oviedo, les jurés qui allaient décerner à ce livre le prix Tigre Juan étaient en train de le lire, à des milliers de kilomètres de distance et d'ignominie une bande d'assassins armés et payés par de plus grands criminels, de ceux qui ont tailleur et manucure et qui disent agir au nom du "progrès", mettaient fin à la vie de l'homme qui fut l'un des plus ardents défenseurs de l'Amazonie et l'une des figures les plus illustres et les plus conséquentes du mouvement écologique universel.

Tu ne liras pas ce roman, Chico Mendes, ami très cher qui parlait peu et agissait beaucoup, mais ce prix Tigre est aussi le tien, comme il est celui de tous les hommes qui continueront sur le chemin que tu as tracé, notre chemin collectif pour défendre ce monde, notre monde, qui est unique.

L.S.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À mon lointain ami Miguel Tzenke, syndic shuar de Shumbi dans le haut Nangaritza et grand défenseur de l'Amazonie.
C'est lui qui, une nuit, par ses récits débordants de magie, m'a révélé certains détails de son monde vert inconnu que j'ai utilisés plus tard, en d'autres confins du monde équatorial, pour construire cette histoire.

L.S.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Le ciel était une panse d'âne gonflée qui pendait très bas, menaçante, au-dessus des têtes. Le vent tiède et poisseux balayait les feuilles éparses et secouait violemment les bananiers rachitiques qui ornaient la façade de la mairie.

Les quelques habitants d'El Idilio, auxquels s'étaient joints une poignée d'aventuriers venus des environs, attendaient sur le quai leur tour de s'asseoir dans le fauteuil mobile du dentiste, le docteur Rubicondo Loachamín, qui pratiquait une étrange anesthésie verbale pour atténuer les douleurs de ses clients.

– Ça te fait mal ? questionnait-il.

Agrippés aux bras du fauteuil, les patients, en guise de réponse, ouvraient des yeux immenses et transpiraient à grosses gouttes.

Certains tentaient de retirer de leur bouche les mains insolentes du dentiste afin de pouvoir lui répondre par une grossièreté bien sentie, mais ils se heurtaient à ses muscles puissants et à sa voix autoritaire.

– Tiens-toi tranquille, bordel ! Bas les pattes ! Je sais bien que ça te fait mal. Mais à qui la faute, hein ? À moi ? Non : au gouvernement ! Enfonce-toi bien ça dans le crâne. C'est la faute au gouvernement si tu as les dents pourries et si tu as mal. La faute au gouvernement.

Extrait de la publication

Les malheureux n'avaient plus qu'à se résigner en fermant les yeux ou en dodelinant de la tête.

Le docteur Loachamín haïssait le gouvernement. N'importe quel gouvernement. Tous les gouvernements. Fils illégitime d'un émigrant ibérique, il tenait de lui une répulsion profonde pour tout ce qui s'apparentait à l'autorité, mais les raisons exactes de sa haine s'étaient perdues au hasard de ses frasques de jeunesse, et ses diatribes anarchisantes n'étaient plus qu'une sorte de verrue morale qui le rendait sympathique.

Il vociférait contre les gouvernements successifs de la même manière que contre les gringos qui venaient parfois des installations pétrolières du Coca, étrangers impudiques qui photographiaient sans autorisation les bouches ouvertes de ses patients.

À quelques pas de là, l'équipage du *Sucre* chargeait des régimes de bananes vertes et des sacs de café.

Sur un bout du quai s'amoncelaient les caisses de bière, d'aguardiente Frontera, de sel, et les bonbonnes de gaz débarquées au lever du jour.

Le *Sucre* devait appareiller dès que le dentiste aurait terminé de réparer les mâchoires, pour remonter les eaux du Nangaritza, déboucher dans le Zamora et, après quatre jours de lente navigation, rejoindre le port fluvial d'El Dorado.

Le bateau, une vieille caisse flottante mue par la volonté de son chef mécanicien, les efforts des deux costauds qui composaient l'équipage et l'obstination phtisique d'un antique diesel, ne devait pas revenir avant la fin de la saison des pluies dont le ciel en deuil annonçait l'imminence.

Extrait de la publication

Le docteur Rubicondo Loachamín venait deux fois par an à El Idilio, tout comme l'employé des Postes, lequel n'apportait que fort rarement une lettre pour un habitant et transportait essentiellement dans sa sacoche délabrée des papiers officiels destinés au maire ou les portraits sévères, décolorés par l'humidité, des gouvernants du moment.

Du passage du bateau, les gens n'attendaient rien d'autre que le renouvellement de leurs provisions de sel, de gaz, de bière et d'aguardiente ; mais la venue du dentiste était accueillie avec soulagement, surtout par les rescapés de la malaria, fatigués de cracher les débris de leur dentition et désireux d'avoir la bouche nette de chicots afin de pouvoir essayer l'un des sentiers étalés sur un petit tapis violet qui évoquait indiscutablement la pourpre cardinalice.

Toujours vitupérant contre le gouvernement, le dentiste débarrassait leurs gencives de leurs ultimes vestiges dentaires, après quoi il leur ordonnait de se rincer la bouche avec de l'aguardiente.

– Maintenant, voyons. Comment tu le trouves, celui-là ?

– Il me serre. Je peux pas fermer la bouche.

– Allons donc ! Tu parles d'une bande de délicats ! Bon, on en essaye un autre.

– Il flotte. Si j'éternue, il va tomber.

– T'as qu'à pas t'enrhumer, couillon. Ouvre la bouche.

Et ils lui obéissaient.

Ils essayaient plusieurs dentiers, finissaient par trouver le bon et discutaient le prix, tandis que le

Extrait de la publication

dentiste désinfectait les autres en les plongeant dans une marmite d'eau chlorurée bouillie.

Pour les habitants des rives du Zamora, du Yacuambi et du Nangaritza, le fauteuil mobile du docteur Rubicondo Loachamín était une institution.

En fait il s'agissait d'un vieux siège de coiffeur avec le socle et les bras émaillés de blanc. Il fallait toute la force du patron et des matelots du *Sucre* réunis pour le hisser à quai et l'installer sur une estrade d'un mètre carré que le dentiste appelait la "consultation".

– Sur la consultation, c'est moi qui commande, nom de Dieu ! Ici, on m'obéit. Une fois en bas, vous pouvez m'appeler arracheur de dents, fouille-gueules, tripoteur de langues ou tout ce qui vous passe par la tête. Et vous pouvez même m'offrir un verre.

Ceux qui attendaient leur tour faisaient des têtes d'enterrement, et ceux qui passaient par les pinces d'extraction n'étaient pas plus brillants.

Les seuls personnages à garder le sourire, autour de la consultation, c'étaient les Jivaros qui observaient, accroupis.

Les Jivaros. Des indigènes rejetés par leur propre peuple, le peuple des Shuars, qui les considérait comme des êtres avilis et dégénérés par les habitudes des "Apaches", autrement dit les Blancs.

Les Jivaros, habillés avec les guenilles des Blancs, acceptaient sans protester ce nom dont les avaient affublés les conquérants espagnols*.

---

* Jivaro, ou plus exactement *jíbaro,* veut dire "sauvage" en espagnol.

La différence était immense entre un Shuar hautain et orgueilleux, qui connaissait les régions secrètes de l'Amazonie, et un Jivaro tel que ceux qui se réunissaient sur le quai d'El Idilio dans l'espoir d'un peu d'alcool.

Les Jivaros souriaient en montrant leurs dents pointues, aiguisées avec des galets du fleuve.

– Et vous autres ? Qu'est-ce que vous regardez ? Un jour ou l'autre, vous allez y passer, macaques, les menaçait le dentiste.

Ravis qu'on leur adresse la parole, les Jivaros répondaient :

– Jivaros avoir bonnes dents. Jivaros beaucoup manger viande de singe.

Parfois un patient poussait un hurlement qui affolait les oiseaux, et il écartait la pince d'un coup de poing en portant sa main libre au manche de sa machette.

– Tiens-toi comme un homme, connard. Je sais que ça te fait mal, et je t'ai déjà dit à qui c'est la faute. Alors ne fais pas le méchant. Assieds-toi là et montre-nous que tu as des couilles au cul.

– Mais vous m'arrachez l'âme, docteur. Laissez-moi boire un coup.

Le dentiste finit d'opérer son dernier client et poussa un soupir. Il emmaillota dans leur tapis cardinalice les dentiers qui n'avaient pas trouvé preneur et, tout en désinfectant ses instruments, il regarda passer la pirogue d'un Shuar.

L'indigène pagayait debout, à l'arrière de la mince embarcation. Arrivé près du *Sucre*, il donna deux petits coups de pagaie qui la collèrent au bateau.

Extrait de la publication

La figure renfrognée du patron apparut par-dessus le bastingage. Le Shuar lui expliquait quelque chose en gesticulant de tout son corps et en crachant sans arrêt.

Le dentiste sécha ses instruments et les rangea dans une trousse en cuir. Puis il prit le récipient contenant les dents arrachées et le vida dans le courant.

Le patron et le Shuar passèrent à côté de lui pour se diriger vers la mairie.

– Il va falloir attendre, docteur. Ils nous amènent un gringo mort.

La nouvelle ne lui fit pas plaisir. Le *Sucre* était un engin inconfortable, particulièrement pendant le voyage de retour, quand il était chargé de bananes vertes et de sacs de café brut, tardif et à moitié pourri.

Si les pluies prenaient le bateau de vitesse, chose qui semblait probable car il avait une semaine de retard du fait de diverses avaries, alors cargaison, passagers et équipage devraient se partager l'abri d'une bâche, sans espace suffisant pour tendre les hamacs ; autant dire que la présence d'un mort rendrait le voyage doublement pénible.

Le dentiste aida à remonter le fauteuil mobile à bord, puis gagna le bout du quai. Il y était attendu par Antonio José Bolivar Proaño, un vieil homme au corps toujours nerveux, qui ne semblait pas accorder d'importance au fait de porter un nom aussi illustre.

– Toujours pas mort, Antonio José Bolivar ?

Le vieux fit mine de se flairer les aisselles avant de répondre.

– On dirait bien que non. Je ne pue pas encore. Et vous ?

Extrait de la publication

– Comment vont tes dents ?

– Je les ai sur moi, répondit le vieux en mettant une main dans sa poche. Il déploya un mouchoir déteint et lui montra sa prothèse.

– Et pourquoi tu t'en sers pas, vieille bourrique ?

– Je les mets tout de suite. Je ne mangeais pas, je ne parlais pas, alors à quoi bon les user ?

Le vieux ajusta son dentier, fit claquer sa langue, cracha généreusement et lui tendit sa bouteille de Frontera.

– Merci. Je crois que je l'ai bien gagné.

– Sûr. Vous avez arraché vingt-sept dents entières et un tas de chicots. Mais vous n'avez pas battu votre record.

– Tu tiens toujours le compte ?

– C'est à ça que ça sert, l'amitié. À chanter les mérites des amis. Mais quand même, c'était mieux avant, vous ne trouvez pas ? Quand on voyait encore arriver des colons jeunes. Vous vous souvenez de l'homme de Manta, celui qui s'est fait arracher toutes les dents pour gagner un pari ?

Le docteur Rubicondo Loachamín inclina la tête pour mettre de l'ordre dans ses souvenirs et retrouva l'image d'un homme plus très jeune, vêtu à la mode mantuvienne. Tout en blanc, pieds nus mais portant des éperons d'argent.

L'homme de Manta était arrivé à la consultation accompagné d'une vingtaine d'individus, tous passablement ivres. C'étaient des chercheurs d'or sans base fixe. On les appelait les pèlerins et ils n'étaient pas regardants sur la manière de trouver leur or, dans

Extrait de la publication

les rivières ou dans les poches d'autrui. L'homme s'était laissé tomber dans le fauteuil et l'avait regardé d'un air stupide.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Vous me les arrachez toutes. Une par une. Et vous les mettez là, sur la table.

– Ouvre la bouche.

L'homme avait obéi et le dentiste avait constaté que plusieurs de ses molaires étaient pourries mais qu'à côté, il lui restait beaucoup de dents, certaines cariées et d'autres saines.

– Il t'en reste encore un bon lot. Tu as de quoi payer toutes ces extractions ?

L'homme avait abandonné son expression stupide.

– Ben voilà, docteur : les amis ici présents me croient pas quand je leur dis que je suis courageux. Alors je leur ai dit que j'allais me faire arracher toutes les dents, une par une, sans me plaindre. Alors on a parié. Alors tous les deux, vous et moi, on partage moitié moitié.

– À la deuxième tu chieras dans ton froc et tu appelleras ta mère, avait crié quelqu'un dans le groupe, et tous les autres avaient ri bruyamment.

– Tu ferais mieux de continuer à boire et de réfléchir. Je ne joue pas à ces conneries, avait dit le dentiste.

– Alors voilà, docteur : si vous me laissez pas gagner mon pari, je vous coupe la tête avec cette camarade-là.

Les yeux de l'homme brillaient tandis qu'il caressait la poignée de sa machette.

Il avait bien fallu tenir le pari.

Extrait de la publication